

résolue de redoubler d'amour et de confiance, puisque sa justification était là et non point ailleurs.

En conséquence, pour se bien prouver que son amour était absolu, elle céda de nouveau parce qu'elle avait cédé une première fois, et, afin de se démontrer irrécusablement que sa confiance n'avait pas de bornes, elle prévint le cas de sa mort possible, et elle remit à Gontran un testament, tout entier de sa main, par lequel elle lui confiait l'administration de sa fortune en le nommant tuteur de sa fille.

Gontran eut l'adresse de se faire beaucoup prier pour accepter le dépôt de ce testament; mais les instances de Léonie devinrent si pressantes, qu'il parut ne pas vouloir la désoler par un refus, et qu'il céda en frémissant de joie.

C'était beaucoup déjà; ce n'était pas encore assez. Le baron de Strény appartenait à la catégorie de ces hommes habiles dont la précaution est de tout prévoir et de ne rien abandonner au hasard.

Il voulut tenir dans ses mains des armes contre la comtesse. Il lui écrivit des lettres où la passion chantait sur le rythme le plus échevelé; et Léonie, tremblant de se voir accusé par lui de froideur et d'indifférence, se mit au diapason de ce lyrisme, et répondit d'une façon non moins brillante et non moins significative. Gontran étiqueta et numérotait ces réponses et les enferma dans un portefeuille à triples serrures, comme pièces précieuses qu'il fallait conserver avec le plus grand soin.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous avons vu le baron de Strény descendre de la malle-poste devant la grille du parc, et où nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Gontran et Léonie, en quittant l'allée sombre dans laquelle ils s'étaient engagés, débouchèrent sur la pelouse qui s'étendait devant le château.

—Où donc est notre chère Marthe? demanda le baron qui feignait de ressentir un attachement profond pour la petite fille. Pourquoi ne vient-elle pas m'embrasser? Est-ce qu'elle ne m'aime plus?

—Ah! mon ami, répliqua vivement la comtesse, vous n'en croyez pas un mot! Vous avez toujours été pour elle d'une bonté touchante et ma fille ne peut être ingrate.

En ce moment, Mme de Kérourat vit Péline et les deux enfants à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Elle fit un signe, et la femme de Jean Rosier, quittant le château, se dirigea de son côté en tenant Marthe par la main.

L'enfant obéissante approchait sans résistance, mais avec une timidité qui ressemblait presque à de la frayeur.

Gontran la prit dans ses bras et l'embrassa à vingt reprises en murmurant à son oreille ces tendres paroles que les pères savent dire aux enfants; mais, tout en paraissant ne s'occuper que de Marthe, son attention se fixait en réalité sur Péline.

Quand cette dernière se fut éloignée avec la petite fille, il dit à la comtesse:

—Il me semble que cette personne n'était point à votre service lors de ma dernière visite, et que je la vois aujourd'hui pour la première fois.

—Vous ne vous trompez pas.

—Qui donc est-elle?

—La femme de mon nouveau garde-chasse, une bonne et digne créature très-intéressante, en qui j'ai la plus grande confiance.

Quelles sont ses fonctions auprès de vous?

—Oh! elle cumule et ses fonctions sont nombreuses. Elle est ma femme de charge, ma femme de chambre, et, en outre, elle s'occupe beaucoup de Marthe qu'elle aime comme sa propre fille. Péline est un trésor dans cette maison, une véritable trésor.

—Quel enthousiasme! s'écria Gontran en souriant.

—Ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est de la reconnaissance, car je sens bien que si Péline venait à me manquer maintenant, il me serait impossible de la remplacer.

—Eh bien! ma chère Léonie, reprit le baron, puisque ce trésor vous est si précieux, prenez garde qu'on ne vous l'enlève.

—Et pourquoi me l'enlèverait-on?

—N'avez-vous donc pas remarqué que votre femme de confiance est d'une beauté surprenante, et que son visage pâle et brun rayonne comme celui d'une madone de Vélasquez ou de Murillo?

—Je l'ai remarqué parfaitement; mais je suis bien tranquille. Péline est encore plus honnête qu'elle n'est belle, ce qui n'est pas peu dire. Elle a pour son mari et pour son enfant une inébranlable affection; et, d'ailleurs, ajouta la comtesse avec un sourire, nous vivons dans un pays où la vertu des femmes est rarement en péril, car les séducteurs ne sont pas communs.

—J'ajouterai foi tant qu'il me plaira aux mérites de votre Péline, reprit Gontran; mais croyez-moi, chère Léonie, ne la conduisez pas à Paris.

En ce moment, le valet de chambre vint s'informer de l'heure à laquelle il fallait servir le dîner.

Mme de Kérourat interrogea du regard M. de Strény.

—Oh! répondit celui-ci, quand vous voudrez, et le plutôt sera le mieux. J'ai une faim de voyageur. Je vais aller pendant cinq minutes dans mon appartement, où sans doute on a porté mon bagage, j'y réparerai le désordre de ma toilette et je viendrai vous offrir mon bras, ma chère cousine, pour vous conduire à la salle à manger.

—Allez, je vous attends ici.

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.